

charitables lui donnent, il engraisse ainsi plusieurs cochons; il vend aussi de la laine; dès que les heures qu'il doit consacrer au service de son maître sont écoulées, il se hâte de se rendre à la maison, pour soigner ses animaux, donner ses soins à quelques pieds de tabac, et à l'entretien de quelques légumes qui doivent suffire à sa provision d'hiver. Et il est content; il n'a qu'une ambition: celle de se créer par son économie, un petit fond pour l'achat d'une terre. Eh bien, avec tout cela, avant qu'il soit deux à trois ans il a la perspective de se procurer une terre à l'achat de laquelle il paiera \$400 à \$500 comptant, qu'il aura économisées dans l'espace de dix à douze ans. C'est un peu long, nous diriez vous; mais il n'a pas ouïvert de cette économie et de ce travail constant et opiniâtre, car il est gros et gras, sa femme et ses enfants sont en bonne santé; et, dans 3 ans il sera propriétaire d'une terre qui lui donnera plus tard la richesse et l'abondance. Quel est celui qui ne peut en faire autant? Tous avec du courage et de la bonne volonté, en y associant cette bonne qualité de l'économie, peuvent y arriver.

Encore une fois, au lieu d'aller chercher de l'ouvrage dans les villes, établissez vous sur des terres; n'aillez pas enlever aux ouvriers des villes qui n'ont aucune connaissance des travaux des champs le pain qu'on leur refuse parce que vous le leur disputez. Il y a déjà trop d'ouvriers oisifs dans les villes sans que par votre imprudence et votre insouciance pour l'agriculture vous en augmentiez le nombre. De fait les ouvriers d'ordinaire dans nos campagnes détestent souverainement le travail des champs; non seulement ils n'ont pas le courage de prendre des terres dans les cantons de repatriement, mais ils refusent de s'engager à l'année chez un cultivateur, pour, comme ils le disent, *courir leur chance*; et voici comment: ils refusent de travailler aux récoltes même pour un écu par jour, et la *chance* les favorisera comme nous en avons vu un exemple ces jours derniers. — Un ouvrier fit une entreprise à raison de \$1 50; il engagea trois de ses compagnons robustes pour lui aider, à la condition de partager ce salaire entre eux, aussitôt l'ouvrage fini; ils se mirent à l'œuvre et après un travail sans relâche de près de deux jours et demi ils rigurent chacun quarante-cinq sous. — Voilà comment dans la plupart des cas, l'on calcule; et ces ouvriers nous disent que ça ne paye pas de se faire cultivateur ou de s'engager comme fermier. — Il n'y a pas bien longtemps, le curé d'une paroisse conseillait aux cultivateurs de ne pas louer de terrain à ces gens insoucians pour l'agriculture ou désoeuvrés; si, leur disait-il, vous avez une maison à disposer, mieux-la plutôt que de la louer à des gens qui méprisent les travaux de la culture et qui ne sont propres qu'à entretenir le germe de la pauvreté dans une paroisse. Ce digne curé connaissait assez bien son monde pour faire un pareil avis.

Si par ces détails nous croyions nous adresser qu'à nos abonnés, vous les omettrions; mais nous savons que grand nombre d'ouvriers li ent ou entendent lire la *Gazette des Campagnes*. Il doit en être des autres paroisses comme à Ste. Anne où un seul abonné prête la *Gazette* à quatre ou cinq familles ouvrières. C'est pourquoi en mentionnant ces faits nous croyons rendre service aux chefs de ces familles, qui après réflexion pourraient être tentés de s'établir comme colons sur des terres nouvelles.

Dans un prochain numéro, nous ferons connaître aux ouvriers désireux de s'établir sur des terres, ce qu'il leur importe de faire et les moyens à prendre pour profiter des avantages qui sont offerts aux nouveaux colons. Aussi la nécessité qu'il y a pour les cultivateurs d'encourager la co-

lonisation d'une manière efficace et les moyens à prendre pour y arriver.

CAUSERIE AGRICOLE

Animaux nuisibles et incommodes.

(Suite.)

GUÊPES.

Les guêpes très-différentes des abeilles, n'ont point de trompe, mais des dents en dehors de la bouche, un fil délié semble unir leur corps au corselet. Les guêpiers se trouvent communément sur terre.

Voici quelques moyens de les détruire:

Eau sucrée.—Disposer dans une chambre, au pied d'une croisée ouverte, des fruits confits, des matières sucrées, etc. Lorsqu'on verra des guêpes occupées à ronger et à sucer ces matières, on fermera la croisée. Les insectes s'envoleront et viendront se poser sur les vitres où on les tue facilement.

En renouvelant cette manœuvre cinq à six fois par jour, on peut en détruire plusieurs centaines par jour.

Feu.—On détruit les guêpes en allumant un grand feu sur leur nid; en l'inondant d'eau bouillante, ou même d'eau froide de manière à les noyer.

Mèche souffrée.—On peut introduire une mèche souffrée dans la galerie qui conduit au nid, fermer l'ouverture avec des petits cailloux qui laissent des vides entre eux pour l'introduction d'un peu d'air et pour mettre le feu; la vapeur du souffre les asphyxiera. Faire cette opération le soir quand toutes les guêpes sont rentrées dans le gîte.

Melon.—Mettre dans une assiette profonde le jus étendu d'eau d'un melon et placer l'assiette dans l'appartement où se trouvent les guêpes. Elles ne tarderont pas à venir goûter du liquide, mais elles mourront aussitôt.

Piqûre, guérison.—Les piqûres peuvent produire d'assez violents accidents; ils ont quelquefois tué de petits animaux, même des hommes en s'acharnant à leur poursuite. Leur épée est attachée à la partie postérieure du corps, et est percée d'un petit canal qui fait arriver dans la plaie qu'elles font, un venin qui se trouve en réserve dans les poches de l'abdomen. Les mâles n'ont pas cet aiguillon.

Voici quelques moyens employés pour la guérison de ces piqûres: Enlever le dard s'il est resté dans la blessure, puis laver la plaie avec de l'ammoniaque ou alcali volatil. — Si on a pas d'alcali, on peut se servir de chaux, de plâtre, de cendres que l'on humecte et dont on frotte la partie atteinte. A défaut de ces substances, on peut encore prendre de la terre calcaire douce, l'humecter avec de l'eau ou de la salive et frotter la blessure. On vante aussi, pour faire cesser la douleur qu'occasionne la piqûre des guêpes, le jeu de plantain appliqué en compresses sur l'endroit qui a été piqué.

Friction, huile.—Frotter vivement et immédiatement la partie blessée, d'abord avec la main, et, aussitôt qu'il est possible, avec quelques brins de gazon ou toute autre herbe fine et douce, même avec des feuilles d'arbres fruitiers; ou court en même temps chercher à la maison un peu d'huile d'olive dont on met quelques gouttes sur la petite plaie formée. La douleur cesse immédiatement, et il ne survient pas de tuméfaction. Il est toutefois nécessaire, après avoir appliqué l'huile d'olive, d'examiner si l'aiguillon ou le piqûre n'est pas resté dans la plaie; s'il en est ainsi, il faut l'enlever au moyen d'une aiguille.

Secretion jaunâtre des oreilles.—A défaut d'alcali que l'on ne peut obtenir que difficilement quelquefois, voici un autre